

# Il y a 50 ans, la Belgique lançait un appel aux Turcs

● Le 16 juillet 1964, Bruxelles et Ankara signaient une convention bilatérale.

● Elle permettait à des milliers de travailleurs de venir dans notre pays.

● Mais la communauté turque reste tournée vers l'Anatolie centrale et Emirdag d'où beaucoup sont issus.

## “Ils sont Belges en Belgique, Turcs en Turquie”

**Christophe Lamfalussy**  
Envoyé spécial à Emirdag

**I**l y a cinquante ans, le 16 juillet 1964, la Belgique et la Turquie signaient une convention bilatérale permettant à des milliers de travailleurs turcs de venir dans notre pays. A l'origine, ils devaient travailler dans les mines de charbon, mais la fermeture des charbonnages fit que de nombreux Turcs, malgré tout sollicités, travaillèrent dans le textile à Gand et ailleurs. Le patronat belge raffolait de cette main-d'œuvre bon marché, travailleuse, qui ne protestait pas, et il fut l'un des promoteurs du regroupement familial. Plus le travailleur turc était entouré de ses proches, moins il risquait de retourner dans son pays.

Pour ces *gastarbeiders* ruraux et peu qualifiés, la Belgique fut un véritable choc et leurs récits alimentèrent l'ouverture de la Turquie à l'Europe. “*Leurs récits ont appris aux Turcs des notions comme la démocratie. Pour beaucoup, le premier et le seul voyage était La Mecque*”, explique Murat Erdogan, professeur à l'université d'Hacettepe d'Ankara.

### Un ghetto solidaire

Cinquante ans après, ils sont près de 250 000 en Belgique. La plupart possèdent la double nationalité. Plus de la moitié vit dans une dizaine de communes belges, de Schaerbeek à Heusden-Zolder. Beaucoup, parmi les jeunes de la troisième génération, se sont intégrés à la Belgique mais dans l'ensemble, surtout à Bruxelles, la communauté turque vit dans une forme de ghetto solidaire et pacifique, tourné vers la Turquie et la région d'où beaucoup sont issus: Emirdag, en pleine Anatolie centrale.

Chaque été, ils y retournent massivement. Cette petite ville de 19 000 habitants l'hiver gonfle alors jusqu'à 100 000 habitants. Si le chômage reste élevé dans la communauté turque de Belgique, aux alentours de 35-38 %, il n'existe pas à Emirdag, nous assure son nouveau maire, Ugur Serdar Kargin (MHP, nationaliste), propriétaire d'une carrière près d'Anvers. Non seulement les carrières de marbre tour-

nent à plein rendement à Emirdag, mais en plus, “*en été, il faut s'occuper de tout le monde*”.

### Service militaire, mariage arrangé et propriété

Pourquoi, cinquante ans après, la Turquie exerce-t-elle encore tant d'attraction? “*Les Marocains ont joué la carte de l'assimilation à la française, estime Altay Manço, maître de conférence à l'université de Liège et grand spécialiste de l'immigration, tandis que les Turcs ont joué la carte de l'intégration à l'américaine. Ils sont Belges quand ils sont en Belgique. Ils sont Turcs quand ils sont en Turquie.*”

Car si la nationalité belge, malgré ses avantages, leur apparaît fragile, la nationalité turque est un concept émotionnel, savamment entretenu par Ankara, les médias turcs et une multitude d'associations locales qui font le pont entre la diaspora et la mère patrie. Le service militaire reste obligatoire pour un Belgo-Turc, et il ne peut y échapper qu'en payant une somme de 6 à 8 000 euros. Ceux qui s'y soustraient sont arrêtés au premier contrôle policier. Par ailleurs, l'organisation de l'islam turc en Belgique est une prérogative du Diyanet, un service qui dépend directement du Premier ministre turc.

Les mariages arrangés et interfamiliaux sont la deuxième raison de cette communautarisation. Entre 1994 et 2010, selon Altay Manço, les trois quarts des migrants turcs en Belgique sont des époux et des épouses. “*Le phénomène a renforcé le ghetto de Schaerbeek, mais aussi à Gand, à Farciennes et dans certains quartiers de Liège*”, dit le psychosociologue. De nombreux mariages ont été arrangés “*pour faire venir du personnel dans les kebabs*”.

Enfin, la communauté turque, d'abord locale, a fait ce que tout Belge fait: devenir propriétaire. Des rues entières de Bruxelles ont été achetées, maison après maison, alors que les Bruxellois s'installaient à la campagne dans les

années 70, tant et si bien que de nombreux Belgo-Turcs sont aujourd'hui les heureux propriétaires de belles maisons de maître.

#### Les arrières-pensées d'Ankara

A Ankara, depuis 2010, le gouvernement Erdogan a créé un Département des Turcs de l'Extérieur qui garde un œil sur cette diaspora. Non sans arrière-pensées: la communauté turque à l'étranger fait six millions de personnes, dont trois millions en Allemagne. Non seulement elle représente une source de revenus importante pour la Turquie (5 milliards de dollars en 2013) mais, en plus, elle a depuis peu le droit de vote en Turquie. Pour la petite Belgique, cela représente un réservoir de 126 000 voix.

Lors d'une tournée électorale en France en juin dernier, avant la présidentielle du 10 août, le Premier ministre Erdogan les a priés d'acquiescer la double nationalité. "Vous devriez utiliser vos droits, leur a-t-il dit à Lyon le 21 juin. C'est quelque chose dont vous bénéficiez, sans dommages. Celui qui vous dit le contraire ne veut pas vous faire du bien." Erdogan craint l'assimi-

lation des Turcs à la société européenne et le recul de l'islam. Sa conception de l'intégration est minimale.

Il n'est pas le seul. "Pour moi, explique Mehmet Köse, le vice-président des Turcs de l'Extérieur, l'intégration est un mécanisme: apprendre à vivre dans le pays et respecter ses lois et ses règles."

Le Premier ministre, au pouvoir depuis près d'une décennie, sait aussi que la diaspora turque, d'origine rurale, vote volontiers pour son parti conservateur, l'AKP. "Ils votent PS en Belgique mais conservateurs en Turquie, souligne Altay Manço. Ce sont des ruraux, musulmans. Ils sont propriétaires."

Quand on interroge les retraités qui vivent l'hiver à Schaerbeek et l'été à Emirdag, beaucoup soulignent qu'ils ont passé de très belles années en Belgique. Certains ont construit le métro de Bruxelles. D'autres ont été bûcherons dans les Ardennes. Un travail dur, peu reconnu par la société belge, dont ils parlent peu et avec pudeur. Mais ils ont amassé assez d'argent pour construire de vastes maisons en Turquie. Leur seule crainte est que leurs petits-enfants oublient un jour leurs racines. "Ces immigrants ont contribué à la prospérité de la Belgique, dit Mehmet Köse. Ce que nous souhaitons, c'est que leur contribution soit honorée."



#### "Celui qui revient, c'est la honte."

##### UGUR SERDAR KARGIN

"Très peu d'habitants reviennent définitivement au pays, sauf les retraités, explique le maire d'Emirdag. Rentrer est synonyme de honte pour un émigré. Car il pense qu'il n'a pas assez réussi en Belgique." Les expatriés "envoient de l'aide à la famille, mais ils n'investissent pas ici. Toujours la peur de l'échec". Le maire, élu sur la liste nationaliste MHP, emploie une centaine de personnes dans une carrière de marbre. Il affirme être le plus gros payeur d'impôts de la ville. "Ces retraités sont arrivés en Belgique sans parler la langue, dit-il. Ils ont beaucoup souffert. Moi-même, quand je travaillais, j'étais insulté et, comme je ne comprenais pas, je disais: 'Merci'."

#### "J'ai deux restaurants à Anvers, en face de la gare. L'un argentin, l'autre espagnol."

##### MURAT SAHAN

"Je suis arrivé en 1969 en Belgique, j'ai été laveur de vitres pendant trente ans. Puis j'ai créé une société de quinze à vingt personnes", explique ce retraité, propriétaire de deux restaurants qui ne sont pas turcs.

#### "Quand je vais à Karacalar, je donne les clés de ma maison aux Flamands, et ce sont eux qui prennent soin des fleurs."

##### NAKI BAGSEVEN

"J'ai commencé le 12 février 1974 à Gand, explique cet ancien ouvrier du textile, aujourd'hui retraité. J'y ai travaillé pendant trente ans dans l'équipe de nuit, de 21 heures jusqu'à 5 heures du matin. Aujourd'hui, nous vivons à la Wilgestraat. Je n'ai pas de voisin turc. Notre génération commence à disparaître. Les suivantes doivent davantage se lier à la Belgique."

# Entre Karacalar et Schaerbeek

■ Depuis "Ahmet, le pauvre", nombreux sont les habitants de Karacalar partis en Belgique.

**P**ar ici passaient les caravanes entre Bagdad et Istanbul. Aujourd'hui, c'est un village de retraités, non loin d'Emirdag. Situé dans un repli du plateau anatolien, où souffle un agréable vent frais, Karacalar héberge 250 à 300 habitants durant l'hiver, six fois plus en juillet et en août.

C'est d'ici que, dans les années 60, Ahmet Oztürk, dit "le pauvre", est parti. Repéré par une entreprise de tissage à Istanbul, il fut le premier à tenter sa chance en Belgique. Quand il revint au village, il fut assailli de questions et convainquit toute sa famille de suivre ses pas.

**"Un bond de 50 ans"**

*"Les gens ont lâché leur bâton et sont partis", raconte l'ancien maire, Nurettin Sahbaz, 65 ans. "Ils n'avaient jamais vu Emirdag à quelques kilomètres*

*d'ici. Ils ont fait un bond de cinquante ans en avant. La vérité est que ce n'était pas facile. En Belgique, ils se trouvaient dans des maisons de deux ou trois étages. Ils ne parlaient pas la*

*langue, tant et si bien que quand ils devaient acheter un œuf, ils devaient imiter le bruit de la poule."*

Nurettin Sahbaz lui-même fit le voyage. Il partit comme touriste en 1965 mais fut refoulé en France. Il tenta sa chance en 1970 et fut engagé à la cimenterie Lemaire à Ottignies. Mais la mort de deux de ses enfants, dans un incendie rue Josphat à Bruxelles, le pousse à rentrer à Karacalar. Cet alévi de gauche a été pendant trente ans le maire incontesté du village.

Des histoires comme celles-là, Karacalar en a des tonnes à raconter. Près de 80 % de sa population a émigré vers Schaerbeek. Les retraités font la navette entre les deux pays. Une semaine, ils boivent le thé dans le parc du village construit grâce aux dons de la communauté turque de Georges Clerfayt. La semaine suivante, ils sont chaussés de Haecht.

**Ch. Ly.**

## 80 %

### ÉMIGRÉS

Près de 80 % de la population de Karacalar, près d'Emirdag, a émigré vers Schaerbeek.

***"Les jeunes ne parviennent pas à s'adapter après avoir vécu à l'étranger."***

**HAMZA**

*"Ceux qui reviennent sont ceux qui veulent mourir ici", en Turquie, explique ce marin de l'armée turque, habitant d'Emirdag. "Ce sont les vieux."*

***"Si j'étais resté en Belgique, je serais toujours resté Ahmet."***

**AHMET SOGUT**

*"J'ai très bien vécu en Belgique", assure cet enseignant expulsé de Turquie dans les années 70, aujourd'hui retraité. "Mais je voulais gagner ma vie en Turquie. J'avais un café à Saint-Josse, je l'ai revendu pour 150 000 FB. Aujourd'hui j'ai un hôtel à Antalya."*